

***EncuentroMadrid, 22 avril 2017***

**P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist**

## **BLESSÉS PAR LA BEAUTÉ**

### **Le Visage ineffable**

Dans le roman de Shūsaku Endō, *Silence*, d'où est tiré le film de Martin Scorsese, la passion du protagoniste pour le visage du Christ m'a particulièrement touché. Ce thème revient avec insistance du début à la fin, comme un leitmotiv. Et c'est justement le visage du Seigneur qui rompt l'apparent silence de Dieu par rapport à la souffrance de ses disciples, la souffrance des martyrs qui embrassent la croix, et des faibles qui renient le Christ comme saint Pierre dans la cour du grand prêtre.

Ce que j'aimerais spécialement mettre en évidence est l'intuition d'Endō que la beauté du visage du Christ est directement liée à sa mission, à l'évangélisation, au témoignage de la foi. C'est ce lien que le saint Pape Jean-Paul II a rappelé avec force au début de sa lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, quand il a relancé la mission et l'évangélisation de l'Église après le grand Jubilé de l'an 2000. Le Pape insiste sur l'importance de repartir de la contemplation du visage du Christ. Il souligne que la nouvelle évangélisation doit être le reflet, sur l'homme de nos jours et la société actuelle, de la beauté lumineuse du visage du Christ contemplé et aimé.

« 'Nous voulons voir Jésus' (Jn 12,21). (...) Comme ces pèlerins d'il y a deux mille ans, les hommes de notre époque, parfois inconsciemment, demandent aux croyants d'aujourd'hui non seulement de 'parler' du Christ, mais en un sens de le leur faire 'voir'. L'Église n'a-t-elle pas reçu la mission de faire briller la lumière du Christ à chaque époque de l'histoire, d'en faire resplendir le visage également aux générations du nouveau millénaire ? Notre témoignage se trouverait toutefois appauvri d'une manière inacceptable si nous ne nous mettions pas d'abord nous-mêmes à *contempler son visage*. » (NMI § 16)

C'est comme si saint Jean-Paul II nous avait dit, et d'ailleurs comme nous le répète le Pape François, que, si l'évangélisation doctrinale et morale échoue, ce n'est pas parce qu'elle ne serait pas vraie, mais parce que souvent elle néglige de réveiller l'attrait que le Christ exerce sur le cœur des hommes par la beauté de sa présence et de sa parole. Si l'étincelle de l'attrait le touche, le cœur humain accueille tout ce qui vient du Christ, il est aimanté par la beauté du Christ total, y compris par la beauté de la vérité que le Christ offre à la raison et à la moralité de l'homme. C'est pourquoi le Pape Benoît XVI a voulu, pour ainsi dire, féconder toute son œuvre théologique, doctrinale et magistériellement par la poésie de son *Jésus de Nazareth*.

Mais de quelle nature est la beauté du Christ ?

Elle est avant tout un mystère, un mystère dont nous ne réussissons jamais à dire : « Voilà, je l'ai saisi ! Je l'ai compris, je le possède, il est à moi ! » Dans le roman de Endō, le P. Rodrigues est toujours conscient du fait que le visage de Jésus le « fascine démesurément, justement parce que les Écritures n'en parlent pas du tout » (Chap. 3). Nous pouvons nous l'imaginer, mais ce n'est pas cela qui rend son visage beau. Le charme du visage du Christ est caché dans le fait que nous ne finirons jamais de le découvrir et donc d'en être fascinés.

Ceci est déjà un aspect de la vraie beauté qui nous blesse. La vraie beauté, celle du Verbe de Dieu, même dans tous ses reflets – par exemple un coucher de soleil sur la mer ou un Christ de Rembrandt ou encore une pièce de musique dépouillée d'Arvo Pärt – ne peut être possédée qu'en pauvres, ou plutôt en mendiants. La vraie beauté est une eau de source qui n'est plus eau de source si nous la mettons dans une bouteille ; c'est une fraise des bois qui n'a plus la saveur des fraises des bois si nous la mettons au congélateur ; c'est le sourire de quelqu'un qui nous est cher et qu'aucune photo ne peut remplacer....

Pour collectionner des œuvres de grands artistes il faut être milliardaire. Mais même le milliardaire doit se tenir devant une nature morte de Cézanne et l'admirer comme le dernier des mendiants, comme le commun des mortels qui fait la queue pendant des heures pour admirer une fois dans sa vie l'exposition des tableaux du milliardaire....

« Amen, je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux » (Mt 18,2). C'est de cela qu'il s'agit. Seule la pauvre petitesse qui ne prétend pas saisir possède la Beauté vivante. Je pense à la Vierge Marie qui, devant la beauté indicible et inépuisable du Nouveau-né, « retenait dans son cœur » (Lc 2,19) tout ce qui se passait autour de ce petit enfant, comme la visite et l'adoration des bergers.

Marie a joui du reflet de la beauté de son Fils sur les derniers des derniers, les premiers venus pour contempler le visage du Dieu incarné. Elle ne réclamait pas pour elle seule la joie de pouvoir profiter de la beauté de Jésus, elle vivait avec une telle humilité le privilège d'être la Mère de Dieu, de l'avoir mis au monde, de pouvoir le tenir dans ses bras, de pouvoir le nourrir, le fixer de son regard jour et nuit, qu'elle acceptait de contempler le Fils aussi à travers le regard des autres, des plus pauvres, des méprisés, des derniers auxquels on aurait demandé un jugement esthétique même sur les choses les plus viles.

La beauté blesse parce qu'elle est humble, parce qu'elle nous prive de l'assurance sur laquelle nous prétendons nous appuyer pour nous sentir en sécurité et tranquilles. La beauté fait de nous des mendiants de quelque chose d'ineffable, de quelque chose que nous ne pourrions jamais retenir dans nos mains.

### **Qu'est-ce que la beauté ?**

Mais pourquoi la beauté nous blesse-t-elle ?

Nous devons nous rendre compte de ce qui se passe réellement quand l'homme rencontre la beauté. Qu'est-ce que la beauté pour nous ? Pourquoi en avons-nous besoin ?

Quand Dieu créa toutes les choses, chaque soir il voyait que « cela était bon » (Gn 1). « Bon » et « beau » sont deux expressions de la même parole hébraïque : TOV. Dieu voyait que chaque créature était une chose bonne et belle. Et quand il a créé l'homme, Dieu a vu que « cela était très bon et très beau ». Faisons attention au verbe « voir ». Dieu n'a pas *pensé*, théoriquement, que c'était bon, beau, mais il l'a *vu*, et cela veut dire qu'il s'est pour ainsi dire posé en face de ce qu'il avait créé en dehors de Lui.

« Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici : cela était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : sixième jour » (Gn 1,31). C'est comme si Dieu avait vu que dans la nature humaine était réalisée *la beauté de la beauté*, la bonté de la bonté de toute créature. Il voyait que le créé n'était beau que dans le reflet de la beauté de l'homme. Comme si l'homme était le miroir de toute la beauté, le reflet dans lequel on voyait la beauté de toutes les choses. Et c'est dans cette manifestation de la beauté de toute la création que l'homme est image de Dieu, de ce Dieu qui est la beauté de la beauté de l'homme.

Cela signifie que la beauté de l'homme, sa beauté à l'image de la beauté de Dieu, est essentiellement *émerveillement devant la beauté de l'autre*, cette beauté dont la trace la plus évidente est, même après le premier péché, l'émerveillement du petit enfant.

L'expérience de la beauté appelle l'être humain à faire une expérience fondamentale de soi-même comme image de Dieu. Dans l'expérience de l'émerveillement, l'homme découvre qu'il est créé comme beauté de la beauté, comme reflet de toute beauté créée. Dans la vie de l'homme, la beauté n'est pas simplement un hobby, une question de goût esthétique, de raffinement culturel. La beauté touche notre identité profonde, notre identité originelle. Dieu vit que l'homme était une créature très bonne et très belle. Il vit que l'homme *était* une créature très bonne, que cette grande beauté était ontologiquement son identité. Juste après avoir été créé, juste après avoir pris conscience de soi-même, l'être humain entendit que Dieu le définissait solennellement devant lui-même et devant tout le créé, des étoiles au brin d'herbe, comme la créature dans laquelle toute la bonté, toute la beauté se reflète et trouve son image belle et bonne et son achèvement.

Du fait d'être créés ainsi, nous comprenons que l'expérience de l'émerveillement est pour l'homme quelque chose d'ontologique, qu'elle est une dimension fondamentale de son identité, de son humanité. L'homme incapable d'émerveillement n'est pour ainsi dire plus homme. Mais pour pouvoir s'émerveiller, l'homme a besoin de voir la beauté en face de lui, une beauté qu'il ne produit pas lui-même, qu'il ne possède pas, une beauté qui, par conséquent, est donnée. Le vrai mystère de la beauté qui identifie l'homme depuis son origine est sa gratuité. L'homme est créé pour cueillir et accueillir la beauté comme don pour refléter et manifester la beauté comme gratuité offerte, comme gratuité d'un Autre.

### **La beauté trahie**

Le récit de la Genèse ne l'a pas oublié quand il décrit la dynamique du péché. Jusqu'à ce moment, toute la création remplissait d'émerveillement le cœur d'Adam et d'Ève. Et même entre eux, surtout entre eux, leur regard n'était pas celui de la concupiscence, c'est-à-dire qui désire posséder et consommer la beauté de l'autre. Leur regard réciproque était

émerveillé de la beauté offerte, de la beauté donnée par un Autre. Se posséder mutuellement n'épuisait pas cet émerveillement, n'épuisait pas la jouissance, car il n'épuisait pas la nature de toute créature d'être don, la beauté inépuisable de ce qui est donné par un Autre.

Peut-être le tout premier péché, quand Ève cède à la tentation, n'est pas tant le fait qu'elle mange le fruit défendu, mais le regard dans lequel l'émerveillement originel s'est perverti en convoitise, et la beauté donnée s'est dénaturée en beauté jugée et calculée par l'homme : « La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il était agréable à regarder et qu'il était désirable, cet arbre, puisqu'il donnait l'intelligence. Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Ils attachèrent les unes aux autres des feuilles de figuier, et ils s'en firent des pagnes » (Gn 3,6-7).

Le serpent a réussi à faire perdre de vue la gratuité de la beauté de la réalité créée, même de ce seul petit détail de l'univers qu'est un simple fruit. L'être humain était fait pour être la beauté de la beauté donnée par Dieu aux créatures ; sa nature d'image de Dieu était faite pour refléter toute la beauté du créé à un point tel qu'il a suffi d'un seul regard tordu de cette nature pour dénaturer tout l'humain, et, en dénaturant tout l'humain, toute la beauté du créé a aussi perdu son sens, son ordre, son harmonie.

La création ne peut être belle et bonne quand on fait abstraction de l'homme. Qui prétend que la nature serait plus belle sans l'homme, c'est-à-dire sans culture, a raison dans ce sens qu'il est vrai que la beauté du créé était et est dénaturée par le péché de l'homme ; mais il a tort quand il croit que la beauté du créé pourrait exister sans l'émerveillement de l'homme, sans l'homme comme beauté de toute beauté. La nature n'a pas besoin que l'homme soit absent mais que l'homme soit vraiment homme.

La beauté du créé n'a pas de sens sans l'homme et son émerveillement. Rien a du sens sans la beauté de l'homme et son émerveillement.

Le regard des premiers parents, qui a réduit la beauté du fruit défendu par une évaluation dont eux définissaient la mesure, et pas le Dieu infini qui l'a créée et donnée, ce regard concupiscent, désormais privé d'émerveillement, a blessé toute la beauté du créé. Il l'a blessée là où toute beauté trouve son sens et son achèvement : dans le cœur de l'homme créé pour s'émerveiller de tout ce qui est don de Dieu. Car même le fruit défendu était donné à l'homme, et l'interdiction d'en manger n'enlevait rien à sa beauté offerte à l'homme, bien au contraire : elle l'exaltait en accentuant son mystère. L'interdiction créait un espace pour un désir plus grand, pour un émerveillement d'une durée sans mesure. Car Dieu n'avait pas interdit de *regarder* le fruit, de l'admirer, mais de le *manger*. L'interdiction de prendre et de consommer le fruit était comme une discipline de l'émerveillement, une éducation, un entraînement pour rendre l'émerveillement plus intense, pour éviter qu'il s'évanouisse ou qu'il étouffe par un regard et une mainmise instinctifs et possessifs détruisant le mystère de la beauté gratuite de la création.

## La dégénérescence de l'émerveillement : la peur

Que devient l'émerveillement quand il est trahi, quand la convoitise possessive le blesse ? Qu'est-ce qui remplace l'émerveillement du cœur humain quand l'avidité l'écrase et le détruit ?

Dans le récit de la Genèse, le premier sentiment qui émerge dans le cœur de l'homme pécheur après la trahison de l'émerveillement est *la peur*. « Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour. L'homme et sa femme allèrent se cacher aux regards du Seigneur Dieu parmi les arbres du jardin. Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : 'Où es-tu donc ?' Il répondit : 'J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu, et je me suis caché' » (Gn 3,8-10).

Il ne dit pas : « J'ai eu *honte* parce que je suis nu », mais « j'ai pris *peur* ». La réalité qui, au début, n'était que belle et bonne, qui enchantait à couper le souffle, comme à des enfants qui s'extasient, cette même réalité devient oppressante et tourmente ce cœur qui, avant, se dilatait dans la joie. Maintenant la réalité fait peur, elle est hostile. Elle n'est plus un mystère mais inconnue. Elle n'est plus un ciel ouvert et plein d'étoiles, plein de rayons de soleil, mais « forêt obscure », dirait Dante, où nous menacent les dangers, les tourments, la mort :

« Au milieu du chemin de notre vie  
je me retrouvai par une forêt obscure  
car la voie droite était perdue.  
Ah dire ce qu'elle était est chose dure  
cette forêt féroce et âpre et forte  
qui ranime la peur dans la pensée ! » (L'Enfer, chant 1<sup>er</sup>, 1-6)

Et Adam et Ève n'éprouvent ce sentiment pas seulement devant la création, mais devant Dieu qui se révèle dans le créé. Quoi de plus beau, de plus doux pour l'homme qu'un Dieu qui vient se réjouir de la beauté toute fraîche du monde à peine créé : « Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour » (Gn 3,8). C'est seulement une image, un concept presque enfantin de Dieu ; un enfant aurait pu le dessiner. Mais cette image dit tout de la beauté que Dieu offre à l'homme. Un Dieu qui entre dans la création, qui vient voir l'homme et la femme – on pourrait dire qui s'invite au repas du soir – qui vient pour jouir avec l'homme de la beauté du créé et qui, en agissant de la sorte, permet à la créature humaine de se réjouir de la beauté de Dieu pendant que Dieu se réjouit de la beauté d'Adam et d'Ève. Quoi de plus émouvant, de plus charmant qu'une belle soirée entre amis, le plaisir d'être ensemble, de se reposer à la brise du soir, au parfum des plantes et des fleurs, au chant des oiseaux, aux jeux des couleurs, à la douce lumière du soleil couchant ?

Quoi de plus beau *qu'une expérience de beauté totale partagée dans la beauté de l'amitié*, c'est-à-dire dans la relation où l'autre est beau et bon pour moi, un bien, une beauté pour moi et moi pour l'autre !

Et l'homme a peur de cela, a peur de la beauté de Dieu avec l'homme !

Alors nous comprenons que si l'homme a peur de cela, quand la relation confiante de l'émerveillement par rapport à *cette* réalité s'est perdue, par rapport à la réalité de la réalité, tout se dégrade, tout dépérit, tout se dénature, on a peur de tout, on perd le rapport raisonnable avec tout le réel, avec soi-même, avec tout.

La raison ne commence pas à se perdre au moment où l'on se trompe, mais au moment où nous permettons que dans notre cœur domine *la peur devant la réalité* que le péché installe à la place de l'émerveillement.

La raison gère le rapport de l'homme avec la réalité, et l'homme est créé pour avoir un rapport positif avec une réalité positive, un rapport de confiance avec une réalité bonne, un rapport d'émerveillement, d'étonnement avec une réalité belle. Le péché a détruit ce rapport, il l'a détruit dans le cœur de l'homme. Le péché n'a pas tant ruiné la réalité que la raison, le rapport de l'homme avec la réalité.

### **La revanche de la beauté**

Comment l'homme peut-il récupérer ce réflexe naturel de s'émerveiller devant la réalité ? D'où peut repartir la raison, le cœur, le regard de l'homme sur la réalité ?

La peur est comme un fossé profond dans lequel l'homme est tombé en fuyant la bonté du réel. Mais l'homme ne peut vivre tranquille dans ce fossé, il ne peut vivre tranquille dans la peur, il n'est pas heureux avec cette peur devant le réel. Comment le pourrait-il ?! La peur est la quintessence du malaise inquiet dans lequel l'homme se trouve. Il y reste parce qu'il pense ne pas pouvoir faire face à la menace des choses, de la nature, du monde. Mais en réalité il y reste parce qu'il ne peut pas surmonter la peur.

Le négatif du réel n'a rien à voir avec Dieu, le négatif n'est pas la réalité. Le négatif est la peur de l'homme, est dans le cœur de l'homme qui se cache dans la peur et croit que la peur puisse définir toute la réalité.

Le mal, le Mauvais, le serpent qui a séduit Ève, introduit dans le rapport de l'homme avec la beauté de la réalité la méfiance qui génère la peur. Le Mauvais défigure toujours le visage de la réalité pour nous pousser dans la peur de Celui qui la crée et nous la donne. Le Mauvais pousse l'homme à glisser du jugement originel sur la réalité (« elle est bonne, belle ! ») et sur l'homme (« il est très bon, très beau ! ») vers un jugement négatif et faux : « C'est méchant, c'est vilain ; très méchant et très vilain ! ». Et ceci est le mensonge des mensonges, la fausseté essentielle de la raison dans laquelle elle se corrompt elle-même.

Qu'est-ce qui peut sauver l'homme de cette peur, de ce mensonge qui nie, qui ne regarde pas la beauté offerte de la réalité ?

La méthode de Dieu est toujours, même après le péché, la réalité, le don de la réalité, la réalité comme événement, la beauté comme réalité qui advient toujours à nouveau, qui sans cesse s'offre et se propose. La réalité comme beauté, comme bonté ne renonce jamais à être faite pour l'émerveillement de l'homme, où qu'il soit, où qu'il se cache, où que le péché et la peur l'enferment.

La revanche de la beauté consiste à se faire pèlerin à la recherche de l'émerveillement de l'homme tombé dans le fossé sombre de la peur. La revanche de la beauté est de descendre pour chercher l'homme jusqu'à assumer les dépouilles de la laideur.

C'est ce qu'exprime la prophétie du Serviteur souffrant d'Isaïe : « Il était sans apparence ni beauté qui attire nos regards, son aspect n'avait rien pour nous plaire. Méprisé, abandonné des hommes, homme de douleurs, familier de la souffrance, il était pareil à celui devant qui on se voile la face ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien » (Is 53,2b-3).

Et pourtant, ce visage horrible est celui du « plus beau des enfants de l'homme », comme le chante le psaume 44 (v. 3). C'est le visage de la Beauté absolue, le *Logos*, l'origine et l'achèvement de toute bonté et de toute beauté créée. Dans l'homme crucifié, la beauté est présente, est offerte. Elle est *toute* présente, *toute* donnée. Elle n'est pas pour ainsi dire cachée derrière le masque de la laideur, de l'horreur. Elle est *dedans* ! Elle *coïncide* avec ! La beauté du Christ pénètre toute la laideur de l'Homme de la Passion. Et dans la laideur, elle se *révèle*. Dans l'horreur du Crucifié resplendit toute la beauté du *Logos*, du Verbe de vie, toute la beauté de Dieu et, en conséquence, toute la beauté de tout, toute la beauté des créatures, toute la beauté de l'homme.

Mais qu'est-ce que cette beauté qui peut se manifester, resplendir dans la laideur, dans ce qui instinctivement nous fait détourner le regard ?

« Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout » (Jn 13,1).

Saint Jean ajoute que Jésus a vécu la passion, à commencer par le geste symbolique du lavement des pieds à ses disciples, « sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu » (Jn 13,3).

Il n'y a rien de plus réel et en même temps de plus beau et de meilleur que tout ce que le Père met dans les mains du Fils, sans que le Fils doive arracher la moindre chose à son Père, car tout entre le Père et le Fils est don. Lui-même, Jésus, « est sorti de Dieu et s'en va vers Dieu ». Le Fils se fait donner par le Père au monde et du monde au Père. Le Fils rayonne du Père et retourne à Lui. Et cette beauté est l'amour, est la charité du Christ. Et cet amour pénètre jusqu'au fond, jusqu'au bout l'horreur de la mort sur la Croix.

Quand nous disons « amour », quand nous pensons à l'amour, nous pensons à un sentiment, à quelque chose que nous exprimons, comme une énergie que nous laissons sortir de nous vers les autres. Pour Dieu ce n'est pas cela, car l'amour est Lui-même, est sa personne, sa nature. Pour nous aimer jusqu'au bout, pour nous aimer jusqu'à la mort, le Christ *va* jusqu'au bout, *va* jusqu'à la mort, *entre* dans la mort. Et, avec Lui, tout son être, toute sa beauté, toute sa vérité, toute sa divinité.

## La beauté de la compagnie de Dieu

Cela signifie que dans l'horreur, dans la laideur extrême du Crucifié Dieu offre à l'homme *sa compagnie*. C'est la même beauté que celle du soir quand le Seigneur descend dans le jardin d'Eden pour être avec Adam. Cette beauté ne s'est pas arrêtée après le péché, elle ne s'est pas retirée, elle ne s'est pas limitée à la justice qui punit, qui corrige. Quand Dieu chassa l'homme de l'Eden, il sortit avec lui, il suivit ses traces pour le rejoindre, l'accompagner de son amitié, jusqu'au bout, jusqu'à l'abandon extrême de la mort, du tombeau, des enfers.

La beauté, qui ne fait jamais défaut parce qu'elle est beauté dans son essence, est *la compagnie que Dieu offre à l'homme*, à l'homme pécheur. Après avoir atteint l'extrême limite de la croix, après être tombée en terre comme le grain, cette beauté qui coïncide totalement avec la bonté, avec la charité, avec la miséricorde, s'est multipliée et répandue en tant que proximité de Dieu avec l'homme, avec tous les hommes. « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28,20). « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18,20).

Quelle est la beauté du Ressuscité si ce n'est la beauté d'une compagnie plus forte que le péché et la mort ? C'est la beauté de Celui qui apparaît à Marie Madeleine et l'appelle par son nom ; qui chemine avec les disciples d'Emmaüs et éclaire avec patience leur inquiète et peureuse ignorance des Écritures ; qui apparaît aux apôtres au Cénacle et conforte leur peu de foi ; qui leur apparaît au bord du lac Génésareth au lever du soleil et fortifie leur cœur et leur corps après une nuit de travail infructueux....

C'est la beauté de sa présence auprès de nous qui devient tout d'un coup beauté entre nous avec lui, en lui, par lui, c'est-à-dire beauté de l'Église de la Pentecôte, beauté de la fraternité qui partage tout parce qu'elle partage le Tout qui est la compagnie du Christ.

Beauté ecclésiale qui réalise la prophétie du psaume 132 :

« Oui, il est bon, il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis ! » (Ps 132,1)

Oui, c'est beau, et bon comme un parfum, comme « le baume précieux » qui descend de la tête d'Aaron sur la barbe et « sur le bord de son vêtement » (v. 2), jusqu'au plus humble lambeau « de la périphérie » de la réalité, dirait le Pape François. C'est beau comme « la rosée de l'Hermon qui descend sur les collines de Sion » (v. 3), c'est-à-dire sur Jérusalem, la cité de la paix, sur la cohabitation des hommes si souvent défigurée, divisée, corrompue.

« C'est là – ainsi termine le psaume – que le Seigneur envoie la bénédiction, la vie pour toujours » (v. 3).

Dans la beauté de la compagnie du Christ et en Christ, l'homme et le monde reviennent à la beauté originelle de Dieu qui bénit toute créature, qui dit du bien de chaque créature : « Tu es belle, très belle ! »

Beauté originelle d'Adam et d'Ève récupérée, restaurée, renouvelée au centuple dans la beauté de l'Église, épouse du Christ, le nouvel Adam.

La beauté de toute beauté, dans laquelle la beauté de l'homme est rachetée et renouvelée, est la beauté de la communion de Dieu avec l'humanité et de l'humanité en Dieu. Cette beauté qui, en Abel, fut aussitôt blessée et tuée par son frère Caïn.

« Sortons dans les champs... », lui dit-il. Et Abel, l'innocent, consent, heureux d'aller avec son frère à la campagne faire une promenade dans la brise du soir (cf. Gn 4,8). Compagnie qui fait confiance à la compagnie qui trahit. Comme Judas qui savait où Jésus se retirait le soir et la nuit pour passer un moment d'intimité avec ses disciples dans le jardin Gethsémani (cf. Jn 18,2).

*La beauté blessée est la compagnie blessée.*

En effet, je défie un chacun de réussir à se réjouir de n'importe quelle forme de beauté, naturelle ou artistique, quand on souffre ne serait-ce que de la moindre crispation dans la relation avec ceux à qui on est lié d'amitié et d'affection.

### **Voir Dieu en mourant à soi-même**

Mais la beauté de la compagnie nous blesse même quand tout va bien. Pourquoi, si cette compagnie est beauté, si elle est amour, si elle est fraternité restaurée par la paternité de Dieu ?

C'est à l'âge de 17 ans que j'ai vraiment rencontré la beauté du Christ dans l'Église, dans un groupe ecclésial, la beauté comme amitié en Christ. Ma première réaction fut la blessure d'une tristesse aiguë. Puis elle se transforma d'un coup en joie. Mais pourquoi la compagnie du Christ et en Christ m'a-t-elle blessé, pourquoi m'a-t-elle fait tellement mal ? Ce jour même, je n'ai rien compris, mais je l'ai compris avec le temps, et toujours à nouveau, et toujours mieux, en vivant sans cesse des expériences passant de la tristesse à la joie, de la blessure à la guérison, afin de demeurer toujours plus dans cette beauté indéniable, cette beauté du visage du Christ et de sa compagnie douce et humble, toujours neuve, toujours mystérieuse. J'ai dû comprendre toujours à nouveau que la beauté de la compagnie blesse parce que nous ne pouvons l'embrasser sans *mourir à nous-mêmes*. On ne peut embrasser le Ressuscité, notre Vie, sans mourir à soi-même, à ce sujet en nous qui, un jour, a pris la fuite par peur de la compagnie d'un Dieu qui, en nous aimant, ne nous demande que l'amour, et en donnant sa vie pour nous, ne nous demande que de donner la nôtre.

« Tu ne pourras pas voir mon visage, car un être humain ne peut pas me voir et rester en vie » (Ex 33,20), dit le Seigneur à Moïse qui souhaitait voir la face de Dieu, qui désirait regarder sans voile la beauté infinie du Créateur.

En Christ, le visage du Mystère est totalement offert à notre regard. Désormais nous pouvons regarder face à face ce Dieu compagnon de l'homme. Alors, ne devons-nous plus mourir comme Moïse ?

Un auteur cistercien du 12<sup>e</sup> siècle, Guillaume de Saint-Thierry, reprend la phrase que Dieu avait dite à Moïse, en précisant le type de mort que la vision de Dieu entraîne pour nous :

mourir à nous-mêmes pour vivre pour Dieu (Cf. *De contemplando Deo*, 3). On ne peut voir la face de Dieu sans mourir à soi-même pour vivre pour Lui, pour sa beauté, pour sa compagnie, pour la beauté de sa compagnie.

C'est cette blessure mortelle que la beauté du visage dévoilé du Christ inflige à nos cœurs ; c'est cette mort qui est demandée et donnée à notre liberté. Nous ne la subissons pas : elle est libre. C'est la mort librement embrassée des martyrs. Une mort par amour et non par peur ; une mort dans l'émerveillement et non redoutée ; une mort pascale que la beauté même de Son visage rend désirable comme l'étreinte féconde d'une épouse.

Quand les Grecs disent aux apôtres : « Nous voudrions voir Jésus » (Jn 12,21), Jésus évoque tout de suite le grain tombé en terre qui doit mourir pour porter beaucoup de fruit, et ce n'est pas un hasard.

La contemplation de la beauté du Christ coïncide avec la mort à soi-même pour devenir communion, communauté : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12,24). C'est comme cela qu'on voit Jésus, qu'on contemple la face de Dieu, toute la beauté du Christ.

Ma vie maintenant consiste à visiter les communautés monastiques et d'autres types de communautés chrétiennes. Malheureusement, dans ces communautés manque souvent la beauté de la compagnie que Dieu est venu offrir à l'homme, à tous les hommes ; cette beauté accueillante, joyeuse, paisible, miséricordieuse, comme le sein d'une mère. Cette beauté manque parce que, quand elle apparaît de mille manières mystérieuses, notre liberté la fuit, comme avaient pris la fuite Adam et Ève, et aussi Pierre et tous les apôtres, par peur de la blessure qu'elle inflige, cette blessure qui nous fait mourir à nous-mêmes pour vivre en Christ et donner la vie pour lui.

C'est en général la pauvreté humaine des communautés qui nous demande d'offrir notre cœur à cette lance qui fait jaillir la vie de l'Église. Saint Paul décrit cette pauvreté : « Frères, vous qui avez été appelés par Dieu, regardez bien : parmi vous, il n'y a pas beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni de gens puissants ou de haute naissance. Au contraire, ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi, pour couvrir de confusion les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi, pour couvrir de confusion ce qui est fort ; ce qui est d'origine modeste, méprisé dans le monde, ce qui n'est pas, voilà ce que Dieu a choisi, pour réduire à rien ce qui est ; ainsi aucun être de chair ne pourra s'enorgueillir devant Dieu » (1 Co 1,26-29).

Oui, la misère personnelle et communautaire que le Christ utilise pour apporter au monde la beauté de sa compagnie nous blesse, blesse notre vanité. Mais justement, elle nous blesse parce qu'elle nous demande et nous offre de mourir à nous-mêmes. Nous aurions préféré et choisi une beauté plus précieuse, une compagnie plus noble, et même une mort plus glorieuse... Et pourtant, c'est cela et seulement cela, la beauté divine qui sauve le monde.

Parce qu'elle est la beauté mystérieuse de la nouvelle Jérusalem décrite dans l'Apocalypse, « qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu » (Ap 21,10).

Quelle est sa beauté ? « Une voix forte » l'explique : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et ils seront ses peuples, et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux » (Ap 21,3-4).

Oui, la beauté de la compagnie que Dieu offre à l'homme qui pleure comme Adam dans les enfers, cette beauté est en train de descendre sur l'humanité depuis la Pentecôte jusqu'à nos jours et jusqu'à la fin du monde, comme la colombe est descendue sur Jésus lors de son baptême. Elle descend comme beauté de la communion du Père et du Fils partagée avec l'humanité.

### **Sous les ailes de la colombe**

La colombe est le plus beau symbole de la beauté qui coïncide avec la bonté, parce qu'elle représente l'Esprit Saint, beauté de la communion divine.

Le psaume 67 décrit admirablement cette beauté symbolique : « ... les ailes de la Colombe se couvrent d'argent, et son plumage, de flammes d'or » (Ps 67,14). Quoi de plus beau qu'une colombe blanche en plein vol, dont les ailes brillent au soleil comme si elles étaient d'argent et marbrées de veines d'or !

Cette image me vient toujours à l'esprit quand l'avion descend sur une ville comme Addis Abeba, La Paz, El Alto, Salvador... La nuit, ces villes sont illuminées de milliers de lumières blanches tachetées d'étincelles jaunes et dorées.

Mais quand on atterrit, quand on pénètre dans ces villes et sous ces ailes argentées et dorées de la colombe, où est la beauté ? Apparemment il n'y en a même plus la moindre trace. Ce sont des villes où tout semble abandonné à la laideur, à la saleté, à la dégradation des formes, des couleurs, des odeurs, des sons. Et la foule grouillante des hommes, des femmes, des jeunes, des enfants au milieu de cette laideur ressemble à des fourmis engagées dans une lutte désespérée pour survivre jour après jour, sans histoire, sans avenir. Cette absence de toute beauté visible provoque en moi inmanquablement un sentiment de tristesse, la tentation du scandale : Comment peut-on vivre ainsi ? Est-ce que vivre ainsi a encore un sens ? Car cette laideur est tellement générale, répandue, présente en tout et partout, qu'il semble impossible d'imaginer comment amorcer une régénération. On n'est saisi que d'une seule envie : filer, passer le plus vite possible à travers cette situation et ces conditions en laissant peut-être derrière soi un peu de philanthropie, mais le pied déjà sur le seuil du départ pour ne pas être pris dans cette boue.

Mais c'est justement là, comme dans chaque situation que nous sommes tentés de fuir ou que nous sommes en train de fuir, que se produit un choc. C'est l'expérience de Pierre dans la cour du grand prêtre : « Le Seigneur, se retournant, posa son regard sur Pierre. Alors Pierre se souvint ... » (Lc 22,61).

Du milieu de la laideur que nous tâchons de fuir – « il était si défiguré qu’il ne ressemblait plus à un homme » (Is 52,14) – la Beauté se retourne, pose son regard sur nous et nous dit en silence :

« Tu ne veux pas me reconnaître, tu m’as trahi, mais je suis là ! Je ne suis pas ailleurs. Et je suis là pour toi, je te regarde, je t’aime, je te désire, je désire ta beauté, le reflet de ma beauté en toi, ce reflet qui rayonne de toi vers celui qui ne me voit pas, ne me connaît pas et ne sait pas que mon regard est la source de toute beauté, de la beauté de chaque homme.

Mais moi, cette beauté que tu évites, que tu méprises, je suis en train de la créer maintenant, car maintenant je suis le grain qui meurt pour ne pas rester seul, pour devenir une multitude d’enfants de Dieu, pour être le compagnon de l’homme, même au fond des enfers de ce temps et de tous les temps, l’unique source de toute beauté que l’homme puisse désirer, accueillir et exprimer.

Ne vois-tu pas que mon regard est déjà inscrit sur les visages de cette foule de personnes, dont tu ne vois que l’apparence ? Ne vois-tu pas que ma proximité de l’homme est présente et circule au milieu d’eux et vient aussi vers toi, plus que dans toutes tes villes parfaites, bien rangées, bien organisées et propres ? Ne vois-tu pas comment ils se rencontrent, ils se sourient, ils meurent à eux-mêmes pour ceux qu’ils aiment, qu’ils servent ?

C’est ici, en eux, que mon regard juge silencieusement vos fausses beautés, vos beautés sans source, sans racines, sans moi ; vos beautés sans communion ni avec Dieu, ni entre vous.

Mais, tu vois, je me tourne toujours pour vous regarder de la profondeur de la laideur que vous méprisez ; je me tourne pour poser sur vous mon regard d’amour.

Mon regard est la Beauté qui blesse, et seulement cette blessure permet que la beauté rejaillisse de nouveau, sans cesse, dans le monde humain, dans *tout* monde humain.

Seule cette beauté blessée en toi, en vous, par mon regard, peut sauver le monde !

Mais toi, avec tes frères, vas-tu tourner la beauté de mon regard vers le monde que tu vois ?! »